

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT : \$1.00, payée invariablement d'avance, par trimestre, le 1^{er} avril, le 1^{er} juillet, le 1^{er} octobre, ou le 1^{er} janvier. On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.



ANNONCES : 1^{re} insertion, 8 cts. la ligne de 24 lettres, etc. 2 cts. Pour les annonces à long terme, conditions libérales. Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emprisons-nous du sol, et nous ne voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclammations, envois, etc., doivent être adressés francs

CAUSERIE AGRICOLE

Des légumineuses fourragères

DU TRÈSLE BLANC (Suite.)

Culture.—La culture du trèfle blanc ressemble beaucoup à celle du trèfle rouge, et nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous écrivions dans la *Gazette* sur cette dernière plante. Dans plusieurs causeries, nous nous sommes attaché alors à donner des notions aussi complètes que possible, plus complètes même que celles que l'on trouve dans la plupart des ouvrages agricoles qui ont traité cette matière.

Il ne nous reste donc plus maintenant qu'à faire connaître les différences peu nombreuses qui se rencontrent entre ces deux cultures.

Ainsi la graine de trèfle blanc, étant beaucoup plus fine que celle de trèfle rouge, ne demande pas à être enterrée aussi profondément, ni à être semée en aussi grande quantité.

Il y a quelques mois, nous faisons connaître à nos lecteurs que la profondeur à laquelle on doit enterrer le trèfle rouge varie entre $\frac{1}{2}$ pouce et $\frac{3}{4}$ de pouce, si l'on veut que cette graine se développe convenablement. On doit se contenter de $\frac{1}{2}$ pouce, lorsque le sol est argileux et riche; si l'on sème de très-bonne heure, ou si le sol est déjà couvert d'une récolte qui abrite le terrain, et les semences qu'on y a répandues, et empêche ces dernières de se dessécher sous l'influence des rayons solaires. Mais l'on devra préférer $\frac{3}{4}$ de pouce si le sol est léger, par conséquent susceptible de perdre beaucoup de son humidité en très-peu de temps, ou bien si l'on a été forcé de semer tard au printemps, par exemple dans la période de temps ou d'ordinaire les cultivateurs canadiens ont à se plaindre des sécheresses souvent prolongées, ou si le terrain n'est pas déjà occupé par une autre plante en végétation.

Pour le trèfle rouge, comme pour tous les autres végétaux, sans en excepter le trèfle blanc, les premières circonstances que

nous venons d'énoncer tendent, dans tous les cas, à faire diminuer l'épaisseur de terre qui doit recouvrir les semences; tandis que les secondes tendent à la faire augmenter. Cela se conçoit sans une humidité suffisante, il est impossible qu'une plante subisse les transformations préparatoires de sa germination. Par conséquent, dans un sol léger, lorsque les semis se font tard, ou si la terre est exposée directement aux rayons solaires, les graines manqueront de la dose convenable d'humidité, à moins que l'on ait pourvu à ces inconvénients en enterrant à une plus grande profondeur.

Sous un climat autre que celui du Canada, les chiffres des profondeurs varient, mais les principes resteront les mêmes. Dans un pays plus humide, par exemple, enterrer les semences de trèfle rouge à une profondeur de $\frac{1}{2}$ pouce dans un sol argileux, ou de $\frac{3}{4}$ pouce dans une terre légère serait une opération vicieuse et l'on n'aurait pas, en agissant ainsi, la levée la plus abondante ni la germination la plus prompte; bien au contraire, une grande partie des graines pourriront avant d'avoir pu germer. Il faut donc dans ce cas-ci enterrer moins profondément. Cependant, nous le répétons, les principes restent les mêmes, et ici comme ailleurs, il faut que la couche de terre qui recouvre les semences soit plus épaisse dans les terres légères que dans les terres fortes.

Quant au trèfle blanc, il subit les mêmes influences et suit la même marche. Mais le plus petit volume de sa graine produit un léger changement dans les chiffres. Ainsi dans une terre forte et riche, si la graine a été semée de bonne heure, ou bien lorsque le sol est abrité par une première plante en végétation, au lieu d'enterrer la graine de trèfle blanc à $\frac{1}{2}$ pouce, comme on doit le faire pour le trèfle rouge, on mettra guère plus de $\frac{1}{4}$ pouce. Au contraire, dans une terre légère, si les semis sont faits tard au printemps, on l'enterre à guère plus d'un demi pouce.

La quantité de semence subit aussi quelques variations, comme nous l'avons dit au commencement de cette causerie. En moyenne 6 à 8 livres suffisent par arpent, suivant les mêmes causes de variations que nous avons fait connaître pour le trèfle rouge. Avec 8 livres de semence par arpent, on obtient une herbe

serée, mais fine, juteuse et recherchée avec avidité par le bétail qui la digère facilement et en élabore complètement les principes élémentaires.

Avec 6 livres, on a un fourrage plus gros, mais la plante a alors une plus grande force de végétation, est mieux nourrie et repousse plus rapidement après avoir été rasée.

Ces chiffres que nous venons de donner sont ceux que l'on devra suivre lorsqu'on ne voudra avoir que du trèfle dans le pâturage. Mais dans la pratique, on ne cherche jamais à atteindre ce but et on ne fait pas mal. On cherche toujours à obtenir dans un champ destiné à être pâture, une herbe composée de plusieurs plantes différentes, qui n'expose pas les animaux aux accidents, et qui fournit une nourriture plus complète.

Il est de règle dans l'économie du bétail de lui procurer une nourriture variée. L'herbe des pâturages naturels n'est aussi recommandable et aussi avantageuse que parce qu'elle est un mélange d'un très grand nombre de plantes. Il faut donc mieux semer le trèfle blanc en mélange avec d'autres plantes, plutôt que de le semer seul. Mais alors, la proportion de graines par arpent change suivant la quantité de semences des autres plantes qui entrent dans le mélange. Nous avons déjà donné à nos lecteurs les chiffres nécessaires pour effectuer ces mélanges, dans nos causeries sur les prairies naturelles.

Un grand nombre de plantes peuvent ainsi s'associer au trèfle blanc dans la formation des pâturages. Le choix est facile à faire, car il n'en est pas des pâturages comme des prairies. Pour les prairies à faucher, on ne doit mélanger ensemble que les plantes fourragères qui commencent à fleurir et mûrissent vers la même époque. Pour les pâturages, rien de cela n'est nécessaire. En effet, si l'on a réglé convenablement la consommation de l'herbe, aucune plante ne viendra à graines; alors à quoi servirait d'avoir fait intervenir dans le choix des plantes la condition de mûrir à la même époque? Seulement, il faudra commencer à faire pâturer aussitôt que l'herbe aura pris un développement suffisant et cela, afin que les plantes les plus précoces ne deviennent pas trop coriace, et ne soient refusées par les animaux, car de cette faute résulte une diminution dans le rendement qui peut devenir considérable.

Parmi les différentes plantes qui peuvent entrer en mélange avec le trèfle blanc, celles qui jusqu'à présent ont paru les plus convenables, sont: le mil ou phléole des prés, les agrostis, les fétuques, etc. Ces plantes sont déjà avantageusement connues des lecteurs de la *Gazette des Campagnes*.

Nous avons souvent conseillé aux cultivateurs de nos localités de former des pâturages avec un mélange de mil et de trèfle blanc dans la proportion de 4 pots de mil et 2 livres de trèfle, le tout pour un arpent. On a trouvé ce mélange si avantageux, que, maintenant, la plupart des cultivateurs progressistes n'en sèment pas d'autres dans la dernière céréale qui précède immédiatement le pâturage.

Afin de compléter ce que nous enseignons ici, nous renvoyons nos lecteurs à nos causeries sur la formation des prairies naturelles où nous avons eu occasion de traiter ce même sujet plus en détail.

La graine de trèfle se répand à la volée, mais comme elle est très-fine, son épandage régulier n'est pas la chose la plus facile, aussi, quelques auteurs ont conseillé, pour que le travail soit mieux fait, de mélanger la graine avec de la cendre, mais on a reconnu que ce mélange, loin de faciliter le semis, ne servait qu'à le rendre plus imparfait, et qu'une partie du champ recevait trop de semence, tandis que l'autre n'en recevait pas assez. Alors on a mis de côté ce mélange et on a semé le trèfle blanc seul ou seulement mélangé avec les autres graines qui avec lui entrent dans la formation du pâturage. Cependant, la cendre que l'on a ainsi mise de côté est un engrais puissant pour le trèfle blanc; de

sorte que si la nécessité force le cultivateur à l'exclure comme mélange, il ne faudra pas du moins l'exclure entièrement du champ. Tout au contraire, cet engrais devra être amassé et conservé avec un soin tout particulier, sans en perdre la moindre parcelle, et répandu régulièrement sur le terrain au moment des semences.

Les cendres que l'on emploie ainsi, peuvent être vives ou lessivées, le trèfle blanc tire grand parti des unes et des autres; néanmoins, il est incontestable que les premières ont beaucoup plus d'effet que les dernières; mais comme elles sont employées avantageusement dans les ménages pour la préparation des lessis et dans l'industrie pour la fabrication de la potasse, il est ordinairement peu économique d'en faire usage en agriculture. L'agriculture, à part quelques circonstances exceptionnelles, ne peut faire concurrence à l'industrie. Il ne serait même pas désirable que cette concurrence existât, ces deux sources de richesse pour un pays, doivent, au contraire, s'entraider, se soutenir réciproquement. Alors l'agriculture laissera les cendres vives à l'industrie, mais elle ne perdra aucune partie des cendres lessivées, et elle les emploiera, non-seulement pour le trèfle blanc, mais encore pour toutes les plantes qui aiment cet engrais. Ce sont, entr'autres, toutes les plantes de la famille des légumineuses, la plupart des plantes sarclées, les céréales, etc.

Les cendres vives agissent surtout par leur potasse et les cendres lessivées par leur phosphate de chaux.

(A continuer)

REVUE DE LA SEMAINE

Dimanche dernier, le 11 du courant, sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Québec a conféré l'ordre sacré de la prêtrise à M. Maxime Hudon, Professeur au Collège de Ste. Anne, dans l'église de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, comté de Kamouraska.

M. B. Pouliot de l'Islet, dont l'élection avait été contestée et déclarée nulle par un comité spécial pour ces sortes de contestations, vient de remporter la victoire dans son comté par une majorité de 237 voix sur son antagoniste B. Caron, écrivain, avocat.

En ces jours malheureux où l'iniquité semble être montée à son comble et débordé de toutes parts, où tout ne présage que ruines et inénarrable désolation, il n'est pas inutile de faire voir quelle est l'œuvre de Dieu qui s'accomplit dans le silence, et ce que préparent pour un avenir prochain les efforts de l'armée fidèle et de l'armée infidèle. A cette rue, ceux qui sont tentés de désespérer reprendront courage, et ceux qui ont faim et soif de la justice attendront plus patiemment le jour où ils seront rassasiés; tous prieront avec un redoublement de ferveur. Beaucoup ont des yeux et ne voient pas; c'est parce qu'ils ne veulent pas sortir des bas-fonds des pensées purement humaines: il faut prendre les ailes de la foi pour découvrir d'en haut le travail mystérieux qui s'opère aux temps que nous voyons, car il n'est donné qu'à ceux qui ont le cœur dégagé de la poussière d'ici-bas de pénétrer les secrets de Dieu. *Beati mundi corde quoniam ipsi Deum vident.* Elevons-nous donc au-dessus de la terre, si nous voulons bien voir ce qui s'y passe, comprendre quelque chose aux événements qui s'y pressent et s'y pressent comme les flots d'une mer en courroux; suivons, dans les hautes régions où le transportent sa foi et son ardent amour pour Dieu, l'éminent écrivain catholique qui fait aujourd'hui la gloire de la France, M. Ls. Veillot. Lui-même nous montrera quelles doivent être nos espérances au milieu de tous ces débris dont

l'impunité a jonché et jonche encore la terre des vivants, au milieu de tous ces cris de blasphème qui accompagnent ses insolents triomphes. Voici comment il s'exprime :

“ Malgré les forces apparentes de la société, malgré la preuve de bon sens qu'elle a donnée par sa prompte soumission aux principes de l'ordre matériel, un doute immense accable un grand nombre d'âmes. On rencontre des hommes intelligents, versés dans les choses contemporaines, qui, après avoir lu ce qui s'écrit et écoute ce qui se dit de toutes parts, pesant la somme des vérités reçues dans les classes éclairées et mesurant la foi qu'on leur accorde, disent : Le monde est perdu ! Qu'il faudra discuter leurs alarmes, en ne tenant compte que des éléments qui les motivent, les trouvera trop fondées. Mais il ne faut pas lire, ni se borner à étudier ce qu'on appelle “ la bonne société. ” Il y a d'autres gens qui font d'autres œuvres. Lorsqu'on les considère, le problème de la régénération sociale ne paraît plus insoluble ; on cesse d'être crédule à ceux qui annoncent qu'on ne recevra plus les merveilles des temps écoulés et que l'âge de la foi est passé sans retour.

“ Les sacrements catholiques renferment une source de vie dont nul regard humain n'a mesuré la profondeur ; c'est celle de la miséricorde de Dieu. Il en est de cela comme des forces de la nature : elles existent quoiqu'on ne les connaisse pas. Un homme inspiré les étudie, s'en empare et fait des prodiges. L'électricité, la vapeur, vingt autres leviers à remuer le monde, existaient avant les inventeurs qui en ont tiré si grand parti. L'amour de Dieu est de même dans les âmes. Il ne faut qu'un homme qui sache l'employer à la conduite des choses humaines. Cet homme, Dieu le suscitera quand l'heure sera venue ; l'heure sera celle de nos besoins. Il viendra ; il ne se proposera pas de gouverner le monde, et il le gouvernera, ou par lui-même ou par ses disciples ; et jusqu'à ce qu'il vienne tout se disposera pour lui, même les obstacles. C'est là le travail visible de notre époque, car Dieu ne précipite rien, et tout ce qu'il fait de plus soudain est préparé dès longtemps. Il agit naturellement par des moyens naturels.

“ Dans l'ordre purement humain, toute grande chose a ses essais, tout grand homme a ses précurseurs et ses lieutenants, souvent aussi grands que lui. Les uns l'ont devancé, les autres l'attendent ; ceux-là préparent son œuvre, ceux-ci la secondent, de telle sorte qu'on se demande ce qu'il aurait fait étant tout seul ; et cependant les autres n'auraient rien fait sans lui. Dans l'ordre religieux, déjà surnaturel quoique encore humain, il en est de même. Là, le grand homme, c'est un saint ; j'entends un de ceux que l'on pourrait appeler des saints politiques, non qu'ils fussent précisément de la politique ni qu'ils soient plus saints que les autres, mais à cause de leur action plus générale ou du moins plus immédiate sur la marche des affaires humaines. Ils entrent dans une voie déjà frayée, et ils ne s'y trouvent pas seuls : tels saint Grégoire VII, saint Bernard, saint Louis, et tant d'autres ; sans parler de la suite entière des Papes, qui sont comme la présence réelle du Saint-Esprit sur la terre ; pour suggérer, pour maintenir, pour suivre à propos, tantôt avec patience, tantôt avec ardeur, toutes les questions, tous les principes qui importent au salut de l'humanité. Un seul regard à travers l'histoire nous montre que quand ces hommes paraissent, tout est prêt. Leurs lieutenants, leur peuple, leur armée les attendent. Ils prennent le commandement, et la victoire est sûre, même lorsqu'ils périssent. Très-souvent, au lieu d'une armée, ils en ont deux, l'armée fidèle et l'armée infidèle. L'armée infidèle est cette multitude qui ne veut pas les servir, qui se soulève même contre eux, et qui pourtant les sert. Le siècle présent en a vu un grand exemple. L'armée qui ne voulait pas servir l'Eglise, c'était la France, la formidable France révolutionnaire et militaire, avec une tête et une épée qui se nom-

maient Napoléon. Eh bien, elle a servi. Quoi ! n'a-t-elle pas rétabli le culte ? n'a-t-elle pas, en Allemagne et en Hollande, ébranlé le protestantisme ? Oui, elle se proposait autre chose ; qu'elle importe ce qu'elle se proposait ! Il s'agit de ce que Dieu l'a obligée de faire, et s'il fallait, en tracer le tableau, ce serait toute l'histoire du monde depuis cinquante ans. Cette mission de l'armée infidèle n'a pas eu de fin ; elle se poursuit encore.

“ Voilà donc ce qu'a fait, ce que fait encore l'armée infidèle ; ce qu'elle a fait, seule à peu près, pendant longtemps ; car pour l'armée fidèle, à peine l'a-t-on vue. Cependant elle existait, elle agissait. Mais appartenant plus directement à Dieu, elle agissait à la manière de Dieu, cachée et comme souterraine. Sous les livrées du monde, elle pleurait autour des temples fermés et profanés ; elle priaît dans les sanctuaires pros crits et sur les tombes insultées des martyrs ; elle travaillait dans les écoles errantes ou quelques confesseurs, saintement rebelles ou mal victorieux, ne craignaient pas d'appeler quelques rares enfants qui ne craignaient pas de les suivre. Ainsi elle vivait, quasi dans les entrailles de la terre, traquée de manière en tantière par d'implacables bourreaux. C'était la vie des catacombes, c'est-à-dire une longue mort, une féconde et triomphante mort. Ainsi le blé dans le sillon durant le froid de l'hiver ; pour chaque grain qui meurt, une touffe d'épis, *Pro patribus tuis, nati sunt tibi filii*. Glaces, neiges, après vents qui portez la mort, venez faire l'œuvre de Dieu ! vous ne tuerez que ce qui doit mourir. S'il reste un prêtre, qui donc empêchera qu'il ne naisse des fidèles ! ”

L'Agriculture dans la Province de Québec.

SES SOUFFRANCES, SES BESOINS, SES REMÈDES.

Sous ce titre, M. le Dr. LaRue de Québec vient de publier dans l'*Événement* un écrit que plusieurs journaux ont reproduit avec éloges. Nous sommes heureux de faire écho à ce concert de louanges. Les bons écrits sur l'agriculture canadienne sont trop rares pour que la presse ne les accueille pas avec faveur. Nous ferons toutefois une petite réserve.

Parmi les moyens à prendre pour guérir les maux dont notre agriculture a à se plaindre, l'auteur veut qu'on établisse une *commission agricole* dans le genre à peu près de la *commission géologique*, excepté qu'elle coûtera moins cher. Elle se composerait de cinq membres au plus, avec pouvoir d'établir des délégués dans certains districts choisis par les résidents. Son premier devoir serait de s'entendre sur un *système* devant servir de base à ses études et à la direction à donner aux améliorations. La commission visiterait la province et la partagerait en *régions agricoles*. Cela étant fait, chaque commissaire fera un relevé spécial d'un certain nombre de ces régions, notant les vices de l'agriculture, et indiquant les remèdes. Les notes de cette visite formeraient un rapport de 10 à 20 pages. Ce rapport rédigé dans un style simple et clair serait distribué gratuitement à chaque habitant de la région.

Tout cela est très-beau et très-ingénieux comme théorie. Mais en pratique, n'y a-t-il pas des difficultés, des obstacles insurmontables, des impossibilités enfin ? Nous voudrions pouvoir nous tromper.

La commission demandée par l'honorable correspondant de l'*Événement* est tout trouvée. L'acte de l'agriculture et des travaux publics y a pourvu. Le conseil d'agriculture sera une excellente commission si, comme la loi le veut, il est choisi parmi les notabilités de la science et de la pratique agricole. Ses pouvoirs sont beaucoup plus étendus que ceux d'une commission ordinaire. Les encouragements qu'il donnera aux propriétaires des fermes les mieux cultivées seront pour eux des arguments

plus convainquants et plus persuasifs que les ordres d'une commission, venant de loin leur prescrire tel ou tel travail.

Telle est du moins notre manière de voir.

Écoutez maintenant avec une respectueuse attention M. le Dr. Larue. Nous nous associons de grand cœur à tout ce qu'il dit touchant la dépopulation de nos belles campagnes canadiennes au profit des États-Unis. Pour nous comme pour lui, l'agriculture est une question religieuse.

L'agriculture, ses besoins, son amélioration, ses progrès; voilà ce qui doit avant tout occuper l'attention de nos hommes d'État, de ceux spécialement qui sont chargés d'administrer la Province de Québec. C'est la première de toutes nos questions politiques; c'est plus qu'une question politique, c'est une question religieuse. La colonisation de nos terres incultes a bien son importance, mais elle ne vient qu'en second lieu. En effet, s'il importe de prêter secours à ceux qui veulent s'établir sur des terres nouvelles, il importe encore plus d'indiquer à ceux qui sont établis sur des terres anciennes les moyens de les conserver.

Nous venons de dire que l'agriculture est une question religieuse; voici comment:

L'émigration de notre population aux États-Unis est due à trois causes principales: 1o. Amour du changement chez un certain nombre; 2o. Misère et pauvreté dues au défaut d'établissements industriels et manufacturiers dans nos villes; 3o. Misère et pauvreté occasionnées par un système de culture des plus vicieux dans nos campagnes. Or, on se plaint — et cela n'est que trop prouvé — que les émigrants de notre race vont perdre et leur foi et leurs mœurs dans la république voisine. L'unique moyen d'empêcher l'émigration de nos campagnes est d'enseigner à nos cultivateurs comment ils peuvent trouver l'aisance, la richesse et le bonheur chez eux. Pour cela que faut-il? Leur enseigner à cultiver. De cette manière donc, l'agriculture prend toutes les proportions d'une question éminemment religieuse et qui mérite toute l'attention de notre clergé; celle de nos curés de la campagne en particulier.

Le Canada est, et doit être, avant tout, un pays essentiellement agricole. Les arguments même que l'on invoque pour combattre cette proposition servent à la démontrer.

On dit: "L'hiver est trop long!" — Tant mieux si l'hiver est long. Cela force nos cultivateurs à tenir leurs animaux plus longtemps à l'étable; cela les contraint de faire des engrais sans lesquels il n'y a pas d'agriculture possible. Ne sait-on pas que les agriculteurs modèles recommandant la stabulation permanente, l'été comme l'hiver? Il y a longtemps que nos terres, avec le système de culture suivi jusqu'ici seraient complètement épuisées, si la rigueur de notre climat n'eût forcé nos gens à établir une stabulation de six ou sept mois.

On dit encore: "La belle saison est si courte!" — C'est vrai; mais la main-d'œuvre est à bas prix, et notre population est d'une vigueur et d'une force sans pareilles. Quelle somme énorme de travail ne peuvent pas faire des hommes taillés comme nos habitants, et puis la végétation dès qu'elle commence, se fait avec une rapidité extrême qui étonne les étrangers. Notre sol est d'une fertilité sans pareille; tous les grains, tous les légumes parviennent facilement à pleine maturité.

Toutes ces objections donc à la thèse que nous soutenons, à savoir que le Canada est et doit rester un pays essentiellement agricole, n'ont abolument aucune valeur.

Et cependant, notre classe agricole souffre, elle est pauvre; par quels moyens peut-on la relever de cet état de souffrance? — Par l'instruction agricole.

Pour propager cette instruction on a proposé: 1o. l'établissement d'écoles d'agriculture et une subvention généreuse;

2o. l'enseignement d'agriculture dans nos écoles normales; 3o. l'établissement de fermes-modèles; 4o. les concours agricoles.

Tous ces moyens sont bons à des degrés divers, tous doivent être mis à profit; mais nous trouvons que ce sont des remèdes un peu lents pour le mal qui presse et qui est d'une violence extrême. Voici un plan qui nous paraît réunir en même temps l'efficacité et la promptitude d'action.

Qu'on établisse dans cette Province une Commission Agricole dans le genre à peu près de la Commission Géologique, avec cette différence que cette commission agricole devra être beaucoup moins dispendieuse. Cette commission devra se composer de peu de membres, disons cinq au plus; elle aura au besoin des délégués dans certains districts, choisis parmi les résidents mêmes.

Le premier devoir de cette commission sera de s'entendre sur un système qui devra servir de base à ses études, et à la direction qu'elle devra imprimer aux améliorations.

Ce système n'est pas difficile à trouver; le choix devra se faire entre les trois suivants: 1o. culture des céréales; 2o. culture des légumes; 3o. culture du foin et bon entretien des prairies.

La culture des céréales comme système est hors de question. Cette culture épuisante est celle qui a été suivie jusqu'ici; c'est celle qui ruine nos cultivateurs.

La culture des légumes, comme système, ne convient pas non plus. Elle exige beaucoup de main-d'œuvre, demande une forte quantité d'engrais, et nos gens ne sont pas prêts à l'adopter.

La culture du foin: voilà le seul système applicable à toute l'étendue au pays. Ce dernier système offre sur les deux autres les avantages suivants: 1o. Il est le moins coûteux; les prairies, dans des sols convenables, peuvent durer sept ou huit ans sans culture; la récolte du foin exige peu de main-d'œuvre, permet d'entretenir un grand nombre d'animaux, de fabriquer, par conséquent, une grande masse d'engrais; 2o. Cette culture entraîne comme conséquence naturelle celle des céréales et celles des légumes. En effet, quand le temps est venu de rompre une prairie, il faut l'ensemencer en céréales; or tout le monde sait qu'un arpent de prairie ainsi rompue est d'une grande fertilité et donne un rendement quadruple et même quintuple de celui que l'on obtient avec les méthodes usitées de nos jours. Après deux ou trois récoltes de céréales vient le temps d'ensemencer en légumes, qui sont si importants pour la nourriture des animaux. La culture des céréales et celles des légumes suivent donc nécessairement la culture du foin; seulement elles ne viennent que comme accident, ce qui n'empêchera pas nos cultivateurs de s'apercevoir bien vite qu'ils récolteront à la fin plus de céréales, en adoptant la culture du foin comme système, comme base, qu'en cultivant les céréales pour les céréales, et cela, avec beaucoup moins de peine et de travail.

Mais, objectera-t-on, il y a des terres si pauvres, si sableuses que les prairies ne tiendront pas. A cela nous répondons: 1o. C'est l'exception; 2o. Il n'y a guère de terres si uniformément sableuses qu'on y puisse trouver, par-ci-par-là, quelques coins susceptibles d'être convertis en prairies. Ici encore notre système a toute sa valeur et se formule comme suit: "Mettre en prairie la plus grande étendue de terre possible."

Revenons à notre commission. La commission s'étant entendue sur le système de culture à adopter et à faire adopter, fera elle-même (avec ou sans l'aide de délégués) la visite de la Province et la partagera en régions agricoles comprenant certaines étendues de terres présentant assez d'uniformité dans leur état physique et dans leur composition chimique pour être groupées ensemble, tout en ayant égard à la proximité ou à l'éloignement des centres, aux facilités de communication pour l'écoulement des produits. Parfois

un grand nombre de paroisses, pourront être groupées ensemble pour former, une seule région, parfois, au contraire, un petit nombre seulement.

La Province se trouvant ainsi toute divisée, que sera le rôle des commissaires? Chacun d'eux fera un relevé d'un certain nombre de ces régions, notera les vices de l'agriculture, indiquera les remèdes.

Supposons par exemple, que le commissaire A. soit chargé de soumettre à l'étude la région agricole B, voici, à coup sûr, ce qu'il trouvera à noter: 1o. Labours mal faits; hersages mal conditionnés; 2o. planches irrégulières dans leur largeur, généralement trop étroites; 3o. égouttement vicieux, raies, rigoles, fossés en mauvaise condition; 4o. graines de semence jetées sans discernement sur des sols qui ne leur conviennent pas; 5o. engrais mal soignés, mal appliqués; 6o. prairies usées et trop vieilles; 7o. mauvaises races d'animaux, etc., etc.

A la suite de l'énumération de tous ces défauts, le commissaire devra indiquer les remèdes; le tout sera rédigé dans le style le plus simple et le plus clair possible, imprimé de manière à former un livret de 10 à 20 pages, et distribué gratuitement à chaque habitant de la région. Ce livret sera le *bulletin* de la région agricole B; et ainsi des autres régions.

Le commissaire fera, en outre, tirer au sort tous ceux des cultivateurs de cette région qui montreront le plus de zèle, de bonne volonté et d'aptitudes. Il y aura, disons, un ou deux bons numéros de tirage pour chaque paroisse. Le commissaire choisira lui-même un arpent de terre sur la propriété de chacun d'eux, leur ordonnera de faire sur cet arpent tel ou tel travail particulier. Supposons que l'arpent choisi soit un lopin de vieille prairie usée. Il leur ordonnera de faire un premier labour d'automne, mais un labour bien conditionné avec le moins de défauts possibles. Le printemps suivant, cet arpent devra être ensemencé en céréales. Dans le cours de l'été le commissaire fera une visite sur les lieux, et donnera de bonnes ou mauvaises notes suivant la plus ou la moins grande perfection du travail. A cette visite le commissaire prescrira de nouveau, et ainsi de suite; tous les ans, jusqu'à ce que cet arpent soit couvert en belle et bonne prairie, enjoignant en même temps aux compétiteurs d'attaquer un nouvel arpent de terre chaque année pour le traiter suivant le cas. Au bout de quatre ou cinq ans le premier arpent devra être à l'état de perfection, et alors les compétiteurs heureux recevront du gouvernement la récompense due à leur industrie. Il y aura, disons, deux prix: l'un de vingt louis, l'autre de dix, en argent, distribués en séance solennelle.

De cette manière, chacun de ces cultivateurs aura appris à peu de frais, la valeur d'un bon labour, d'un bon hersage, etc., et deviendra un fermier modèle pour tous ceux de sa localité. Les compétiteurs malheureux se trouveront amplement récompensés par l'amélioration qu'auront subi les quatre ou cinq arpents de terre qu'ils auront ainsi travaillé, sous une direction intelligente. A ses visites, le commissaire devra réunir en un lieu convenable le plus de cultivateurs possible, et leur fera une lecture sur l'art agricole, insistant spécialement sur les vices de leur système, indiquant les remèdes au mal, etc.

Ce serait là—qu'on nous passe le mot—de véritables cliniques agricoles, dans lesquelles se joindraient la théorie à la pratique, le malade étant sous les yeux.

Dans cet enseignement, il faudra éviter de brusquer les habitudes de nos cultivateurs. Ce serait les rebuter que de leur proposer des systèmes trop hardis, des perfectionnements trop coûteux, des cultures qu'ils ne connaissent pas. Il faut les prendre tels qu'ils sont, avec les instruments dont ils se servent maintenant; seulement il faut leur montrer à s'en bien servir. Qu'ils fassent bien ce qu'ils font mal aujourd'hui, et ce sera déjà un grand point de gagné. Petit à petit, avec le temps, une

partie de l'argent donné en prix pourra être appliquée à l'achat d'un instrument amélioré, peu coûteux et dont l'emploi est facile, l'utilité évidente, tels que rateau à cheval, charrue, herbes améliorées, semoirs, etc.

Je me trompe fort si, avec un pareil système, on ne changeait la face de cette Province en dix ans. Sait-on bien quel peuple nous serions si notre agriculture était intelligente et un peu soignée? Voici un calcul que j'ai fait et que je livre à l'appréciation des connaisseurs: "Chaque cultivateur de la Province de Québec, avec un bon système de culture, devrait retirer, en moyenne, comme salaire de son travail et intérêt du capital représenté par la valeur de sa terre, de 125 à 150 louis par année." Grand Dieu! si nous en venions jamais là, quel pays serait le nôtre! quelle richesse, quelle prospérité incroyables! et, par là même, quelle nationalité forte et puissante! C'est pour le coup que l'on verrait s'arrêter l'émigration dans nos campagnes.

(Événement du 5 juillet 1869. H. L.)

Les Bureaux de Poste

M. le curé de l'Isle aux Coudres et le Révd. M. Godfroy Tremblay, ancien curé, se plaignent de ne plus recevoir notre *Gazette* depuis environ un mois. Nous affirmons l'avoir expédiée régulièrement. D'ailleurs cela ne nous surprend pas; car nous apprenons que deux numéros supplémentaires de notre feuille, adressés au même lieu par un prêtre du Collège, ne sont point parvenus à leur destination. Où sont les coupables? Nous l'ignorons.

Petite chronique agricole

Le temps continue d'être des plus variables. La pluie nous arrive fréquemment. La grande quantité d'eau tombée ces jours derniers a causé quelque dommage au foin dans les prairies où il est très-abondant. Il a besoin que le vent et le beau temps lui permettent de se relever. Les grains eux-mêmes sont exposés à souffrir des dommages analogues. Il faut donc que juillet s'améliore s'il veut marcher sur les traces de son prédécesseur qui a été grandement favorable à la végétation. Ce serait assurément un grand désappointement pour tout le monde, si nos espérances sur le rendement de la prochaine récolte étaient en partie frustrées.

Dimanche dernier le thermomètre s'est élevé à 72° Fahrenheit. Le vent soufflait du sud-ouest. Nous avons eu de fortes ondées, et le tonnerre a fait entendre sa majestueuse voix à différents intervalles.

Il paraît que des myriades de sauterelles noires ont fait apparition au nord et à l'est du Lac Salé. A Promontory Point, la terre en est couverte sur une étendue de plusieurs milles. Les champs visités par ce fléau ont l'aspect du désert, la végétation y a été dévorée comme par un incendie.

Les pluies de la fin de juin ont causé un dommage incalculable à la moisson dans le comté de Kankakee; nous dit le *Courrier de l'Ouest*. On n'entend parler partout que d'inondations. La récolte de maïs s'annonce comme devant être la moitié moindre que celle de l'année dernière. Le blé et l'avoine ont assez bonne apparence, mais la rouille menace sérieusement. Dans les comtés du nord de l'Etat on se plaint également des mêmes inconvénients. Dans le sud l'apparence de la récolte est très-encourageante. On récolte actuellement le blé dans les environs de Centralia.

Un nouveau fléau vient de se manifester dans la Beauce, dit le *Progrès de Lévis*, le foin est ravagé et rongé par la vermine. Des milliers de souris font des dégâts extraordinaires dans les

prairies. Il conseille comme meilleur moyen de faire la guerre à ces nombreux onguers l'emploi d'un *régiment de chats*, mais il aurait dû dire à quelle puissance s'adresser pour se les procurer.

Dans les paroisses des environs de la ville le foin a un aspect magnifique. Sur la ferme du collège de Lévis il a atteint en quelques endroits, au témoignage d'un visiteur, la hauteur de 4 pieds et deux pouces.

Le *Courrier de St. Hyacinthe* annonce que les cultivateurs du Township de Shefford ont commencé leurs foins.

RECETTE AGRICOLE

Moyen pour utiliser les pommes mal mûres

Les vents, les orages, font tomber des pommes qui ne sont point encore mûres, qui le plus souvent sont laissées de côté. Pour les utiliser, il faut les couper en petits quartiers, puis les faire sécher au four. L'année suivante, on jette ces pommes sèches dans un tonneau, avec des cerises, des pruneaux, etc. Ce tonneau étant rempli d'eau, le cultivateur obtiendra une piquette excellente, acidulée, pétillante, qui pourra, au besoin remplacer le vin ou le cidre.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XXXVII

Comment Cœna tint sa parole.

(Suite.)

Quand, enfin, il ne lui fut plus permis de douter, un frisson d'horreur lui courut par tout le corps, et elle se cacha la figure dans ses mains, comme pour se soustraire à quelque objet hideux. Elle pleura comme si Cœna eût été sa sœur; et puis, cédant à un pieux sentiment, elle descendit de son lit, s'agenouilla et pria longtemps avec ferveur pour celle qui s'était montrée pour elle bonne et généreuse.

Le jour lui enfin, et avec les premiers rayons du soleil arrive un détachement de soldats Taborites. Il y en avait douze, conduits par un officier, et accompagnés par le magistrat du canton, un homme vénérable, à barbe blanche, et que l'on savait être très-dévoué à Zitzka.

Tout le monde dans l'auberge était debout. Cœna, prisonnière, dans sa chambre n'avait pas eu de mal à persuader à ses deux suivantes qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer; dans la salle en bas, Henri et Blanche causaient à voix basse.

À l'arrivée du magistrat et des soldats, on posta des sentinelles aux endroits mêmes où l'aubergiste avait placé ses hommes, et l'officier de justice se rendit dans la chambre où avait été commis le meurtre. Là, il fit une description exacte de l'état dans lequel était le cadavre; et ce devoir accompli, il se fit conduire à l'appartement où la coupable était enfermée.

En arrivant à la porte d'Cœna, le vénérable magistrat s'arrêta un moment; et, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit: — J'entrerais seul chez celle qui a commis un acte si étrange et si inexplicable. Pénétrer plusieurs chez elle ne servirait qu'à ajouter inutilement à l'angoisse qu'elle doit ressentir; et comme la justice aura son cours naturel il ne serait ni délicat ni humain, de la torturer d'avance en la rendant un objet de curiosité.

Tout le monde recula, et le magistrat entra seul dans la chambre.

Cœna était assise et plongée dans une profonde et mélancolique rêverie; ses deux suivantes, debout à côté d'elle, la contemplaient tristement. Elle était négligemment vêtue, et ses longs cheveux dénoués tombaient sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture. Une lumière étrange brillait dans ses yeux, faisant ressortir davantage la pâleur livide de son visage. Il était évident qu'elle était tout occupée à méditer un plan, et qu'elle en pesait les chances bonnes et mauvaises.

Mais quand la porte s'ouvrit et que le magistrat entra, Cœna

devina immédiatement, à son air vénérable, qui il était; et se levant de son siège, elle l'accueillit avec respect et déférence.

— Madame, dit le vieillard ému jusqu'aux larmes à la pensée qu'une femme si jeune, si belle, pût être si coupable, madame, est-il vrai que vous avez avoué avoir commis un crime dont l'idée seule fait frémir?

— C'est cette main qui a frappé le coup, Monsieur, répondit Cœna en étendant le bras droit; et je m'accuse pour que le soupçon ne tombe pas sur un innocent. Autrement, il m'eût été facile de fuir.

— Mais il faut que la provocation ait été horrible, madame, pour vous avoir poussée, vous, d'un âge si tendre et d'un esprit élevé, à commettre un acte pareil? dit le magistrat avec douceur.

— Oui, oh! oui! exclama Cœna avec énergie.

— Il faut qu'elle ait été bien grande, en effet, dit Linda en pleurant, pour avoir poussé notre maîtresse à une telle extrémité.

— Oh! épargnez-la! s'écria Béatrice en sanglotant.

— Jeunes filles, votre attachement pour votre maîtresse vous honore et prouve en sa faveur. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire grâce ou de punir; en attendant, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Cœna, il faut vous préparer à m'accompagner.

— Si tôt? s'écria-t-elle. Oh! monsieur, je vous en supplie, attendez un peu. J'avais rendez-vous à cet hôtel, aujourd'hui, avec une parente, la seule que je possède au monde, et si vous ne cédez pas à ma prière, je serai peut-être condamnée à ne la revoir jamais.

— Et cette parente, . . . qui est-elle? demanda le magistrat.

— Ma sœur, monsieur, . . . ma sœur, répondit Cœna, les yeux pleins de larmes.

— Mais son nom, . . . qui est-il? demanda le magistrat; car je suis tenu de consigner toutes ces particularités dans mon rapport.

— Elle est connue sous le nom de Satanais, répliqua Cœna.

— Satanais, . . . quoi! cette dame mystérieuse qu'aime et protégé le glorieux Jean Zitzka, le capitaine général des Taborites? s'écria le magistrat, qui, alors, contempla Cœna avec plus d'intérêt, de curiosité et de pitié.

— Je suis effectivement la malheureuse sœur de Satanais; répliqua Cœna.

— Si grande que fût ma sympathie pour vous, madame, dit l'officier de justice, elle l'est maintenant bien davantage encore; car je sais que les guerriers taborites révèrent et honorent votre sœur Satanais, et, à cause d'elle, je ferai tout mon possible pour vous être utile.

— mille remerciements, monsieur, pour la générosité que vous me témoignez. La seule faveur que je vous demande, c'est d'attendre ici encore trois ou quatre heures, afin de ne pas manquer le rendez-vous que m'a donné ma sœur, il y a quelques jours.

— Soit, dit le magistrat; je donnerai l'ordre à la sentinelle qui est dans le corridor de laisser entrer et sortir librement ceux qui se présenteront pour vous voir.

Après avoir ainsi parlé, le magistrat s'inclina et sortit.

Mais à peine la porte s'était-elle fermée derrière lui que le visage d'Cœna s'illumina d'une joie et d'un triomphe indescriptibles; et se tournant vers Linda et Béatrice, elle leur dit avec animation: — Allons, mes fidèles, prêtez-moi votre attention, tandis que je vous expliquerai ce que j'ai résolu de faire.

XXXVIII

La première sentinelle.

Nous ne raconterons pas dans ses détails la conversation qui eut lieu entre Cœna et ses suivantes: il nous suffira de dire que celles-ci approuvèrent le plan que leur exposa leur maîtresse, et qu'elles se mirent immédiatement à l'œuvre.

Dès qu'elles furent bien convenues de tout, Linda frappa à la porte, qui était fermée en dehors par une barre. La sentinelle, qui était de garde dans le corridor s'empressa d'ouvrir, et en voyant la jeune fille, il lui dit: — bonjour, mam'zelle!

— Vous me connaissez, mon ami? demanda Linda.

— Qui donc ayant vu votre joli minois pourrait l'oublier? dit le soldat d'un ton jovial, mais respectueux. On peut dire la même

chose de votre sœur, Béatrice, ajouta-t-il. Mais comment se fait-il que vous soyez avec cette dans qu'on m'a donné mission de garder.

— Ne savez-vous donc pas qu'œtina est la sœur de Satanais ? demanda Linda en baissant la voix et en fermant la porte derrière elle.

— Il m'a semblé que le magistrat a dit quelque chose comme cela à notre officier, répliqua le Taborite ; mais je n'y ai pas fait grande attention, d'autant plus que j'ignorais complètement que Satanais eût une sœur.

— C'est pourtant vrai, dit Linda. Mais où donc nous avez-vous connues, moi et Béatrice ?

— Je faisais partie de l'armée, qui était campée, il y a quelques semaines, à une journée d'ici, répondit le soldat ; et je n'ai pas manqué d'occasion de vous voir, en compagnie de Satanais, quand elle venait s'asseoir devant la tente de Zitzka. A présent que j'ai répondu à vos questions, est-ce que vous n'allez pas me raconter quelques particularités sur cette déplorable affaire ?

— J'ai peu de chose à vous dire que vous ne sachiez sans doute déjà, dit Linda, si ce n'est que ma chère maîtresse avait été provoquée par une insulte qu'elle ne pouvait tolérer.

— Vous appelez œtina votre maîtresse ? observa le Taborite : avez-vous donc quitté le service de Satanais ?

— Oui, Béatrice et moi sommes maintenant attachées à œtina, répondit Linda ; vous pouvez imaginer combien nous sommes malheureuses de ce qui est arrivé.

— Je le comprends. Mais cette œtina... est-ce qu'elle ressemble à sa sœur Satanais ?

— Vous en jugerez par vous-même, mon ami, dit Linda : je vais rentrer dans la chambre sous prétexte de prendre quelque chose, et je laisserai la porte entrouverte, de manière à ce que vous puissiez voir votre prisonnière.

— Merci ! exclama le Taborite : cela me sera d'autant plus utile que le magistrat m'a donné l'ordre de laisser entrer et sortir tous ceux qui se présenteraient, à l'exception bien entendu d'œtina elle-même.

— Eh bien, tenez vos yeux ouverts, dit Linda, car je vais entrer dans la chambre.

En parlant ainsi, Linda ouvrit la porte toute grande, s'avança dans la pièce, échangea rapidement un regard avec œtina, et ayant pris un mouchoir de poche sur la table de toilette, revint dans le corridor et tira de nouveau la porte derrière elle.

— Eh bien, êtes-vous satisfaite ? demanda-t-elle au Taborite.

— Oh ! quelle est donc belle ! s'écria le soldat avec enthousiasme. Puis, sa figure prit tout à coup une expression de détresse : Qui aurait cru, dit-il, qu'une femme comme elle fût capable d'un pareil crime !

— Ne la jugez pas avant de connaître toutes les circonstances de cette déplorable affaire, s'écria Linda d'un ton suppliant. Mais dites-moi, continua-t-elle en changeant de ton, trouvez-vous qu'il y ait de la ressemblance entre œtina et Satanais ?

— De la ressemblance ! répéta le Taborite... dans un sens, il y en a une grande : c'est la même taille, les mêmes traits, les mêmes yeux, mais l'une est fille des ténèbres, et l'autre de la lumière.

— Dites-moi, mon ami, demanda Linda, combien de temps serez-vous de garde dans le corridor ?

— Dans une heure, je serai relevé par un de mes camarades, répliqua la sentinelle. Mais pourquoi cette question ?

— Un simple sentiment de curiosité, répondit Linda. Mais vous direz bien à votre successeur combien œtina est différente de sa sœur Satanais, car je ne viendrai pas faire voir ma maîtresse, chaque fois qu'on changera les sentinelles.

— Assurément non, ma jolie fille, et ce ne serait pas agréable pour œtina. Je recommanderai à mon camarade de laisser entrer et sortir tout le monde, excepté une certaine dame, qui est comme cela, et comme cela, enfin, suffit ; œtina, c'est Satanais, avec des cheveux dorés et une peau blanche comme le lis. Avec cela, il n'y a pas moyen de s'y tromper.

— Parfait ! exclama Linda, ne manquez pas de donner cette explication à votre camarade.

Après avoir ainsi parlé, Linda traversa le corridor et entra dans la chambre qui lui avait été assignée, à elle, et à Béatrice, la

veille, à leur arrivée dans l'auberge.

Elle revint au bout de quelques minutes, ayant sous le bras divers vêtements ; et, après avoir encore échangé quelques mots avec la sentinelle, elle rentra dans la chambre d'œtina.

XXXIX

La seconde sentinelle

Une heure s'écoula ; et au bout de ce temps la garde fut relevée absolument comme dans une forteresse.

A peine la seconde sentinelle avait-elle pris son poste à la porte de l'appartement d'œtina, que Linda sortit de nouveau dans le corridor : mais elle referma la porte vite derrière elle.

— Mes respects, m'amselle ! dit le Taborite avec la familiarité d'une ancienne connaissance.

— Ah ! c'est vous, Gondibert, exclama Linda en reconnaissant le soldat ; et, secrètement charmée d'être ainsi favorisée par la fortune elle ajouta : La dernière fois que je vous ai vu, je crois, vous étiez de garde devant la tente de Satanais, dans le bois où nous étions campés, il y a de cela quelques semaines.

— Oui, et depuis lors je fais partie de la garnison de la ville voisine, répliqua Gondibert. Je suis enchanté de vous revoir, quoique je regrette que ce soit dans des circonstances aussi fâcheuses. Peut-être serez-vous étonnée si je vous dis que j'ignorais absolument que Satanais eût une sœur.

— Vraiment ! exclama Linda. Je parie que la sentinelle qui était là tout à l'heure a bavardé avec vous ?

— C'est vrai qu'il est resté un moment à causer, dit Gondibert ; et il a bien fait, car, sans cela, comment aurais-je pu reconnaître à l'occasion, la prisonnière que je suis chargé de garder ?

— Vous avez raison, observa Linda ; il vous a dit pourquoi l'on avait permis à ma pauvre maîtresse de rester quelques heures ici, au lieu d'être menée de suite en prison ?

— Oui, je sais tout cela, répliqua le Taborite.

— Je ne pense pas que ma maîtresse reste encore longtemps sous ce toit, reprit Linda ; sa sœur est arrivée plus tôt qu'elle ne l'attendait.

— Satanais est ici maintenant ! s'écria Gondibert.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? répliqua Linda.

— Il est singulier que je n'aie pas entendu parler de son arrivée ici, ou en bas, observa la sentinelle. Probablement, elle a passé tandis que j'étais à l'écurie à soigner mon cheval.

— C'est possible, dit Linda. Mais ce qui m'étonne, c'est que votre camarade qui vous a précédé ne vous en ait pas prévenu, d'autant que lorsque Satanais a passé, il l'a saluée en abaissant sa hallebarde.

— Peut-être, après tout, nous en a-t-il parlé, dit Gondibert ; au surplus, puisque vous me dites que Satanais est arrivée, c'est que cela est. Puis-je vous demander, si l'entrevue des deux sœurs a été pathétique ?

— œtina aime Satanais autant et plus qu'elle-même, répliqua Linda ; et puis, l'horrible circonstance où elles se revoient.

— Hélas ! oui, observa Gondibert. œtina s'est placée dans un effroyable dilemme, et tout le crédit dont sa sœur jouit auprès du capitaine général ne la sauvera pas, car Jean Zitzka n'est pas homme à permettre que la justice n'ait pas son cours.

— Oui ; mais il y a de grandes circonstances atténuantes à l'égard de ma pauvre maîtresse, dit Linda, et Zitzka est miséricordieux et généreux, autant que juste et impartial.

— Tout cela n'empêche pas que ce qui est arrivé ne soit un grand malheur, répliqua le soldat. Une femme si jeune, si belle, et qu'on dit si bonne !

— Comment savez-vous que ma maîtresse est jeune et belle ? répliqua Linda.

— Est-ce que le camarade qui était là de garde avant moi ne m'en a pas fait le portrait ? répondit Gondibert en souriant. Imaginez-toi, m'a-t-il dit, Satanais avec des cheveux blonds au lieu de noirs, une peau de lis et de rose, et non plus couleur olive, et tu auras le portrait d'œtina.

— C'est l'exacte vérité, observa Linda qui eut bien de la peine à réprimer un malin sourire.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et Béatrice avança la tête dans le corridor.

LOUIS BAILLEUL.

(A continuer.)

LISTE DES LETTRES NON RECLAMEES
AU BUREAU DE POSTE DE
STE. ANNE DE LA POCATIERE

Anctil, Augustin	Anctil, Arthémise
Beaulieu, François	Bonenfant, Marie
Blanchet, Henri	Bouchard, Adolphe
Caron, Louis	Coucy, Etouard
Déry, Jean	Dubé, Alexandre
Dumas, Thomas	DeGuise, Florence
Gagné, Thomas	Gagné, Ovide
Guy, Emma	Lévêque, Louis
Lemieux, Dme Ed.	Lacroix, Louis
Lavallée, J. W.	Martineau, Ovide
Marchand, Octave	Quellet, Ernest
Onellet, George	Pelletier, Joseph
Pelletier, Eluther	Petit, François
Pelletier, C. f. Lamb	Rouleau, Octave
Roy, Hon. Charles	Rouleau, Napoléon
Sirois, Magloire	Sirois, Paul
Sirois, Joseph	

15 juillet 1869. J. DIONNE, M. P.

VIN DE MESSE

J'AI fait l'analyse du Vin de Messe vendu par MM. Garant & Trudel, libraires, et n'ai trouvé dans ce vin aucune substance qui annonce falsification ou adultération. En conséquence, je puis le recommander. Ce Vin convient très-bien aux malades et aux personnes faibles.

J. A. H. LARUE,
Québec, 9 juillet 1869. M. A. M. D. L.



DEPARTEMENT

DU

SECRETARE D'ETAT,

OTTAWA, 23 Juin, 1869.

AVIS est par le présent donné que les personnes ayant besoin de PASSE-PORTS devront s'adresser à ce Département, transmettant en même temps un certificat d'identité, accompagné dans chaque cas du signalement de la personne, attesté par un Juge de Paix, et aussi l'honoraire d'une piastre.

HECTOR LANGEVIN,
Secrétaire d'Etat.

J. B. C. HEBERT
NOTAIRE

Le Soussigné a transporté sa résidence et son Etude, en la maison ci-devant occupée par feu le Notaire Ant. A. Parent, au No. 21, rue St. Joseph, Haut-Ville, Québec.

J. B. C. HEBERT,
Notaire

A vendre à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes: Catalogue par ordre alphabétique des Elèves du Collège de Ste. Anne, depuis 1829 jusqu'à 1867 — Prix, 2 chelins.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC
Division Rivière-du-Loup

STATIONS	Tous les jours		Train Mixte	
	Malle Aller	Malle Retour	Aller Mardi Samedi	Retour Lundi Mercredi Vendredi
Pointe-Lévi	9-00	8-55	12-30	4-00
Hallow	9-00	8-55	1-05	3-25
Chaudière	9-23	8-30	1-25	3-15
St. Jean Chrysost.	9-43	8-20	1-45	2-55
St. Henri	9-45	8-05	2-05	2-55
St. Charles	10-10	7-45	2-20	2-25
St. Michel	10-25	7-30	2-43	2-00
St. Vuller	10-35	7-20	3-00	1-45
St. François	10-48	7-07	3-20	1-25
St. Pierre	10-55	6-58	3-32	1-10
St. Thomas	11-15	6-45	3-55	12-50
Cap St. Ignace	11-35	6-25	4-20	12-25
L'Anse à Gites	11-43	6-15	4-30	12-10
L'Islet	11-55	6-05	4-45	11-55
Trois-Saumons	12-10	5-50	5-00	11-35
St. Jean Port-Joli	12-17	5-43	5-10	11-20
Elgin-Rond	12-30	5-30	5-30	11-00
St. Roch	12-40	5-20	5-45	10-40
St. Anne	12-50	5-10	6-05	10-25
Rivière-Quelle	1-10	4-50	6-40	9-55
St. Denis	1-27	4-35	7-05	9-30
St. Paschal	1-40	4-22	7-25	9-05
St. Hélène	1-55	4-10	7-55	8-45
St. André	2-10	3-52	8-25	8-20
St. Alexandre	2-18	3-43	8-35	8-05
Lake Road	2-28	3-35	8-55	7-50
Riv. du-Loup	2-43	3-20	9-20	7-25
	3-00	3-20	9-45	7-00

Le Train d'Excursion dont nous donnons le tableau des heures de Aller et retour partira de la Pointe-Lévi tous les samedis après-midi, à 3 h. 15 m. Il partira de la Rivière-du-Loup tous les lundis à 5 h. 45 m. du matin. Ce Train remplacera les samedis et lundis le Train régulier de la malle.

S	All.	Ret.
13-15	11-15	9-38
23-35	10-55	9-20
43-58	10-30	9-00
54-20	10-10	8-45
74-45	9-50	8-30
85-00	9-38	8-05
105-25	9-20	7-45
115-45	9-00	7-25
126-05	8-45	7-10
146-35	8-30	6-45
156-55	8-05	6-15
167-15	7-25	5-45
177-30	7-10	5-00
197-55	6-45	4-15
218-30	6-15	3-30
229-00	5-45	2-45

PHOTOGRAPHIES

A vendre à la Librairie Agricole de la Gazette des Campagnes les photographies ci-dessous mentionnées :

- 1o. Photographie de la réunion du 17 juin.
- 2o. Photographie de la façade du Collège.
- 3o. Photographie de l'intérieur de la Chapelle du Collège.
- 4o. Photographie du Belvédère de la cour de récréation des élèves du Collège.
- 5o. Photographie du petit oratoire au pied de la montagne.

F. H. PROULX,
Imp. Edit.

APPRENTIS DEMANDES

On a besoin à l'Imprimerie de la Gazette des Campagnes, de deux jeunes gens qui désireraient apprendre la typographie. S'adresser à Ste. Anne de la Pocatière, à FIRMINE PROULX, Imprimeur

A VENDRE OU A LOUER

St. Thomas de Montmagny

UNE maison avec jardin, à côté de la demeure de feu Sir E. P. Taché, au milieu du village, à quelques pas de l'église—42 pieds sur 24, avec cuisine de 30 pieds sur 16 en arrière—un seul étage avec mansardes—galerie en avant—peinté en dehors et en dedans.
Le jardin a 165 pieds sur 131, est garni d'arbres fruitiers, et parfaitement tenu.
Cette propriété a été occupée pendant plusieurs années par Mme Vve F. Boulé. Elle convient parfaitement à une famille bourgeoise qui voudrait se retirer à la campagne.

Possession immédiate.
S'adresser à GODEFROI TALBOT, Montmagny.

A VENDRE

la LIBRAIRIE AGRICOLE de la Gazette des Campagnes, à Ste. Anne de la Pocatière.

LES OISEAUX DU CANADA, par J. M. LeMoine, en 2 volumes. Il n'y a qu'un nombre très-limité de cet ouvrage en vente chez les libraires.—Prix: 6s. 3d. les deux volumes.

Le VERGER CANADIEN ou culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada, par l'abbé L. Provancher.—Prix: 2 chelins.

TRAITE ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE, illustré de 80 gravures sur bois, par l'abbé L. Provancher.—Prix: 2 chelins.

ELEMENTS DE CHIMIE ET DE PHYSIQUE AGRICOLES par F. A. H. Larue, Maître es Arts, Docteur en Médecine, etc.—Prix: 15 sous le vol.

COMPTABILITE AGRICOLE, méthode sûre et facile pour bien gérer les opérations d'une ferme.—Prix: dix-huit sous.

ELEMENTS DE L'AGRICULTURE, à l'usage de la jeunesse canadienne, par James Smith.—Prix: 30 sous.

LES VEILLEES CANADIENNES ou traité élémentaire d'agriculture par Frs. M. Ossaye.—Prix: 30 sous.

Instruction élémentaire sur la conduite des arbres fruitiers, greffe, taille, restauration des arbres mal taillés ou épuisés par la vieillesse, culture, récolte et conservation des fruits, par M. A. Du Brenil. Ouvrage destiné aux jardiniers, aux élèves des fermes-modèles et des écoles primaires. Prix, 3s.

Manuel du bon jardinier, donnant les principes élémentaires du jardinage, l'organisation des plantes, les agents de la végétation, la préparation du sol, et les divers moyens de le féconder, la culture, la conservation et la classification de toutes les plantes potagères, industrielles, médicinales et d'agrément; celle des arbres fruitiers et d'ornement, avec un calendrier complet des travaux à exécuter dans chaque mois. On a de plusieurs gravures. Prix, 2s.